

propre fureur pour en être touché, peut-être même pour s'en apercevoir.

« A la vue de votre père, d'ailleurs, sa colère avait éclaté. Et il faut avoir connu le lieutenant Lalandec et savoir ce qu'il y avait de puissance et d'énergie dans l'âme généreuse de cet intrépide marin, pour comprendre combien cette explosion fut terrible. Moi-même qui étais, bien que j'aie dit le contraire aux magistrats, assez près d'eux pour ne pas perdre une parole, j'en fus épouvanté.

« Son indignation s'était déchainée comme se déchainait sa bravoure aux heures d'abordage, renversant et brisant tout devant elle. Sans ménagement, il jeta à la face de votre père la nouvelle de la mort de sa sœur. Il l'appela son assassin, il lui demanda compte de son bonheur détruit à plaisir, de sa jeunesse consumée dans les larmes et le désespoir. Puis, tous ses griefs lui revenant à la mémoire, il lui reprocha ce qu'il appelait sa bassesse, sa cupidité et sa mauvaise foi. Il lui dit que tout le mal qu'il avait fait aux siens, il le lui ferait chèrement expier, qu'il le frapperait, non dans sa vie et son honneur, mais dans le seul endroit sensible qu'eussent ses pareils, dans ses intérêts, et qu'il ferait casser, pour cause d'ingratitude et d'indignité, les arrangements de famille qu'il avait arrachés à la vieillesse de l'armateur Lalandec.

« Le comte d'Erbray, dont la tête s'était courbée sous les reproches, la releva en face de cette menace. Pour se justifier de n'être pas arrivé plus tôt, il voulut même lui montrer la lettre du marquis de Tréveneuc. Dans un mouvement d'indignation, votre oncle la lui arracha des mains et la froissant avec colère, il la jeta dans le ruisseau.

« Alors une querelle s'éleva. Ce qu'elle devint en quelques secondes, vous devez le comprendre. Votre oncle voulut sur l'heure obliger votre père à se battre, et comme celui-ci, malgré sa haine et son emportement, hésitait à la pensée de cette mort qui l'attendait au château de Montbrun et dont le corps était à peine refroidi, le lieutenant leva la main, le menaçant, s'il refusait, du plus sanglant des outrages.

« J'étais de ce côté du ruisseau, à quelques pas du lieutenant Lalandec, derrière un tronc de saule. J'avais votre père en face de moi et je grois le voir encore. A cette menace son visage, pâle et contracté, devint livide, un éclair jaillit de ses yeux, et au même instant, sans que je pusse prévoir ni saisir son mouvement tant il fut rapide, une arme brilla dans sa main, et votre oncle tomba à bas de son cheval, frappé en pleine poitrine d'un coup de pistolet.

Pâle d'horreur et sentant au ton convaincu de Pharold, à la précision des détails dans lesquels il entra, que sa sincérité ne pouvait être soupçonnée, Edouard, cependant, eût voulu pouvoir douter encore. D'une main tremblante il saisit le bras du bohémien, et l'attirant en face de lui, il plongea son regard dans le sien comme pour lire dans son âme.

— Et cela, vous l'avez vu ? dit-il d'une voix sourde.

— Oui, je l'ai vu, répondit le bohémien qui avait soutenu sans affectation comme sans embarras le regard du jeune homme, et cela, connaissant l'âme hautaine du comte d'Erbray, je le comprends et l'excuse, car sous l'impression d'une telle menace nul ne peut répondre de ne pas se laisser entraîner aux plus terribles représailles. Mais ce qui est inexusable, ce qui

plus que le sang versé tache les mains de votre père, c'est ce qui se passa ensuite.

Et Edouard ayant eu un geste de colère et de protestation.

« Je n'oublierai pas un instant que je parle devant son fils, reprit le bohémien, et je pèserai chacune de mes paroles avant de les prononcer. Si odieux que puissent vous paraître les détails dans lesquels je vais entrer, souvenez-vous donc, monsieur d'Erbray, que je ne le fais qu'avec les plus grands ménagements, et parce qu'il faut, pour bien comprendre la situation qui vous est faite par ces événements, que vous connaissiez toute la vérité.

« Votre père resta bien un instant, comme je l'ai dit aux juges, immobile et stupéfait à la vue du crime qu'il venait de commettre. Mais s'il a de fougueux emportements, il est doué en revanche d'une force de volonté qui, au milieu même de sa colère, le rend capable de calcul et de ruse,

« Il avait certes horreur de son crime. Mais le voyant irréparable, sa première pensée, lorsqu'il reprit possession de lui-même, fut d'en effacer d'abord les traces, s'il était possible, puis d'en tourner les conséquences à son avantage.

« Il sauta à bas de son cheval et sans hésitation s'approcha de votre oncle, qui gisait inanimé sur le pont.

« Le lieutenant Lalandec, partant pour un exil dont il ne pouvait prévoir la fin, emportait dans son portefeuille une somme considérable en papiers. Le comte en était instruit sans doute, car il défit l'habit de sa victime, en tira ce portefeuille, puis, soulevant le corps inanimé qu'il venait de dépouiller, et le fit glisser du pont dans le ruisseau. Quelques secondes après il était remonté sur son cheval, et tournant le dos au château de Montbrun, il s'éloignait à toute bride.

— C'est faux ! s'écria Edouard. Mon père a pu, dans un moment de fureur, frappé le lieutenant Lalandec, mais après l'avoir frappé, le dépouiller comme un voleur de grand chemin, c'est impossible ! Et cette infâme calomnie, jamais vous ne me la ferez croire !

— C'est la vérité, répliqua Pharold d'un ton grave et triste, et vous-même vous serez tout à l'heure obligé de le reconnaître. Mais laissez-moi d'abord achever ce pénible récit, qui touche à sa fin.

« Votre père n'avait pas disparu que je me jetai à l'eau pour en retirer le corps de votre oncle. Mon premier mouvement, en le voyant tomber, avait été de courir à son secours. Mais j'étais sans armes, et le comte d'Erbray n'était pas homme, ayant à choisir entre le soin de sa propre sûreté et une vie aussi misérable que la mienne, à hésiter un seul instant. Je le savais, et j'attendis, voulant avant tout sauver le lieutenant Lalandec, sinon de la mort, du moins de l'affreuse agonie contre laquelle je l'entendais se débattre. J'y réussis sans peine.

« La fraîcheur de l'eau l'avait ranimé, et rassemblant ce qui lui restait de forces, il lutta énergiquement contre le courant qui l'entraînait. A peine avions-nous touché terre qu'un galop précipité se fit entendre dans le sentier. C'était votre père qui revenait sur ses pas. Mais il n'était pas seul. Une autre personne l'accompagnait, un de ses amis, le chevalier de Langot.

— Celui qui m'a sauvé la vie en Amérique ? s'écria Edouard.

« Lui-même, répondit Pharold, et voici ce qui s'était passé.